



**HAL**  
open science

## All shall be well: la dynamique du shall dans l'écriture de Julienne de Norwich (1343-1416)

Guy Bourquin

► **To cite this version:**

Guy Bourquin. All shall be well: la dynamique du shall dans l'écriture de Julienne de Norwich (1343-1416). L'articulation langue-littérature dans les textes médiévaux anglais 3, Jun 2000, Nancy, France. pp.419-434. hal-04683469

**HAL Id: hal-04683469**

**<https://hal.science/hal-04683469v1>**

Submitted on 2 Sep 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Guy Bourquin  
Université de Nancy II

*All shall be well* : la dynamique de *shall*  
dans l'écriture de Julienne de Norwich (1343-1416)  
(*Shewings*, Long Text, Rev. 13, Ch. 31)

L'étude qui suit est sémiotique et linguistique — donc quelque peu réductrice. Elle ne prétend pas épuiser l'inépuisable richesse à la fois théologique et poétique des *Révélations* (*Shewings*) que nombre de spécialistes (notamment Roland Maisonneuve) ont déjà magistralement explorée.<sup>1</sup>

**1. Le 8 mai 1373**, âgée de trente ans et demi, alitée et presque à l'article de la mort, Julienne reçoit plusieurs visions qui se succèdent pendant une vingtaine d'heures. Le visage ensanglanté du Christ souffrant lui apparaît. Les visions ne se renouvelleront pas, mais la recluse ne cessera, au cours des trente ou quarante années suivantes, de se les remémorer, de les revivre, de s'interroger sur leur signification, et de recevoir intérieurement à leur sujet des explications, des dévoilements de sens, des illuminations (ou *ghostly shewings* : visions spirituelles) qui ne la satisferont jamais qu'en partie — dans une atmosphère à la fois de mystère et de foi.

Cette expérience est consignée dans deux textes écrits à vingt ans d'intervalle : le premier, dit version courte (« Shorter Text »), est écrit peu de temps après les fameuses vingt-quatre heures ; le second (« Longer Text »), de 1393 (?), étoffe considérablement le premier. Ces deux versions frappent par leur écriture, une écriture qui n'a rien de spontané, fruit d'une décantation, d'un décapage, à fois lexical,

---

<sup>1</sup> R. Maisonneuve 1986 (voir références bibliographiques)

syntactique, rhétorique<sup>1</sup> : la mesure, la sobriété, l'économie, la simplicité des mots et des phrases, la polysémie de l'expression y conservent au mystère sa qualité de mystère.

Très vite on est conduit à se demander pour qui Julienne écrit, sur le conseil de qui... avec l'accord de qui. Après quels filtrages ? Quelles censures ? Les références y sont constantes à l'enseignement de l'Eglise.<sup>2</sup> Mais dans quelle mesure l'intertexte catéchétique est-il sinon infléchi, du moins approfondi, épuré par son expérience singulière ?

Car c'est une expérience singulière qui est livrée au lecteur et dont Julienne cherchera à tirer les leçons aussi bien pour elle-même que pour les autres, pour l'humanité en général.

## 2. Sémiotique du regard

Tout part du *regard* (sens premier de *shewing*) porté par un *corps souffrant* (celui de Julienne à l'article de la mort) sur un *autre* corps souffrant, le corps du Christ en croix. Cet autre corps regarde celle qui le regarde. Toute l'expérience spirituelle de Julienne repose sur l'échange des regards, duquel naît une sémiotique du regard : le regard est là comme signifiant (i.e. point de départ), un regard renvoie à un autre regard. De là aussi naît une pédagogie du regard : suivez mon regard (deuxième sens de *shewing* : monstration), celui de Julienne (et, à travers elle, des autres hommes) vers Dieu, celui de Dieu vers Julienne (et les autres hommes). Le voir et le faire-voir sont d'entrée de jeu indissociables : ce que trahit en surface le verbe *see* à l'impératif (*see... see*), i.e. regarde ce que je te montre, regarde-moi qui me montre à toi, regarde-moi *souffrant* qui me montre à toi *souffrante*.

<sup>1</sup> Julienne utilise à répétition une cinquantaine des figures de la rhétorique classique, élégamment réparties sur l'ensemble de son texte (recensement effectué dans Colledge et Walsh, Vol. 2, Appendix, p. 734-48, à partir de la *Rhetorica ad Herennium*).

<sup>2</sup> Le nombre de références bibliques et patristiques identifiées dans l'édition Colledge and Walsh avoisine le millier, soit une référence toutes les 5-6 lignes.

Tout est, au départ, somatique, et le restera plus ou moins. On est plongé tout de suite dans le « réalisme » mystique, inspiré de la *Devotio moderna*. Un mélange, une osmose s'effectuent entre corps réel et corps imaginal : corps réel de Julienne, corps réel du Christ, corps imaginal de Julienne, corps imaginal du Christ, souffrance réelle de Julienne, souffrance réelle du Christ, etc., et mise en tension dialectique de ces deux doubles corps, de ces deux doubles souffrances.

La souffrance agit comme levier du spirituel. L'une (Julienne), avant ses visions, avait réclamé, comme une grâce, de souffrir encore plus. L'autre (le Christ), dont la souffrance est déjà infinie, dit : « Je voudrais souffrir davantage si je pouvais souffrir davantage ». Dans les deux cas, la souffrance est causée par une *absence* : l'absence de l'autre /Autre. L'absence engendre le désir, le désir de la présence de l'autre /Autre, la *soif* de l'autre /Autre (*sitio*).

**3. « Texte long », Ch. 31 (13<sup>ème</sup> vision), 1<sup>er</sup> paragraphe : les quatre grammèmes modaux du divin.**

La convergence est manifeste entre le socle sémantique sous-jacent aux verbes modaux de l'anglais (que j'ai eu maintes fois l'occasion de postuler indépendamment)<sup>1</sup> et la dynamique spirituelle de l'amour divin telle qu'elle s'écrit dans les *Visions* de Julienne de Norwich. Le traitement particulier de quatre verbes de la classe des perfect-présents (*may, can, shall, will*) révèle un mouvement de participation de l'inconscient langagier à la dialectique de la présence-absence dont nous venons de faire état. Ce travail affleure, et même s'étale à ciel ouvert, en un point précis de l'œuvre, le premier paragraphe du chapitre 31 du « Texte long », dont voici le texte<sup>2</sup> :

And thus oure good lorde answeryd to alle the questyons and dow3tys that I might make, sayeng full comfortably ; I may make alle thyng wele, and I can make alle thyng welle, and I shalle make alle thyng / wele, and I wyll

<sup>1</sup> Voir Bourquin 2000 et Bourquin 2002.

<sup>2</sup> La totalité du chapitre est donnée en annexe.

make alle thyng welle ; and thou shalt se thy selfe þat alle maner of thyng shalle be welle. There he seyth : I may, I vnderstonde for the father ; and there he seyth : I can, I vnderstond for the sonne ; and there he seyth : I wyll, I vnderstonde for the holy gost ; and there he seyth : I shalle, I vnderstonde for the vnyte of the blessyd trinite, thre persons and oon truth ; and there he seyth : Thou shalt se thy selfe, I vnderstond the (onyng) of alle man kynde that shalle be sauýd in to the blyssedfulle trynite.

En réponse aux angoisses et aux doutes de la visionnaire, Dieu affirme ici avec force la cohérence de l'univers (schème : ALL — BE WELL) dont il se présente comme le garant (I — MAKE ALL BE WELL) en modulant sur ce schème des variations à l'aide des quatre verbes modaux tour à tour introduits dans la case réservée à cet effet : *I may* make..., *I can* make, *I will* make..., *I shall* make... Or, ce qui pourrait n'être qu'une banale variation stylistique<sup>1</sup> à simple visée persuasive est inopinément commenté, disséqué, explicité à la manière d'une glose exégétique non plus par Dieu mais par la Visionnaire elle-même.

La glose peut se schématiser :

$$3 \rightarrow 1 \quad \text{vs} \quad 1 \rightarrow 3$$

à savoir :

$$3. \quad \left\{ \begin{array}{l} \text{MAY} = \text{Père} \\ \text{CAN} = \text{Fils} \\ \text{WILL} = \text{Saint-Esprit} \end{array} \right. \Rightarrow 1. \quad \text{SHALL} = \left\{ \begin{array}{l} \text{unité} \\ \text{vérité} \end{array} \right.$$

A première vue, chacun des trois modaux du volet gauche du schéma (*may*, *can*, *will*) renvoie à un des attributs que l'intertexte patristique confère traditionnellement à chaque personne de la Trinité : *potentia* (pour le Père), *sapientia* (pour le Fils), *voluntas libera* (pour le Saint-Esprit). D'où :

potentia = MAY  
 sapientia = CAN  
 voluntas = WILL

<sup>1</sup> Il s'agit de la figure dite complexio.

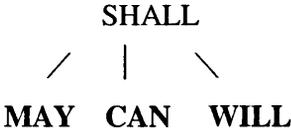
Ces équations sont néanmoins en trompe-l'œil. Car si c'est à un niveau pré-discursif (celui des valeurs décontextualisées du dictionnaire) qu'ont pu se déterminer les choix de *may*, *can*, *will*, c'est bien désormais par le canal des seuls vocables anglais que va se fixer, *en contexte* cette fois-ci dans ce passage, la référence aux trois personnes du divin. On est ici en présence, nous le verrons, de bien autre chose que d'un simple plaquage terme à terme ou que d'un simple étiquetage statique. Il n'est pas innocent non plus qu'il soit fait appel à des *verbes* (fortement grammaticalisés) et non à leurs homologues nominaux (comme *might*, *wisdom* etc., qu'on rencontre aussi ailleurs chez Julienne). La tradition exégétique dont hérite ce passage a, certes, maintes fois joué sur l'ambiguïté des vocables *potentia*, *voluntas*, *sapientia* (ou de leurs synonymes apparents). Notre hypothèse, néanmoins, est que le travail de catéchèse préexistant est ici, à son tour, pris en charge, capté, géré, innervé, discrètement réinvesti par la dynamique du système des verbes modaux de l'anglais.

La totalité sémique de ce système est ici sollicitée. L'indice en est la présence de *shall* (seul dans le volet droit du schéma) qui, à l'inverse de ses homologues du volet gauche, n'a pas de répondant dans l'intertexte exégétique, et dont il faut alors chercher la justification. Tout se passe comme si, lors de la genèse du texte, l'appel aux modaux s'était fait en deux temps. D'abord, l'artifice des équations de surface (décrit ci-dessus) sélectionne les signifiants *may*, *can*, *will*. Or ces derniers appartiennent, en anglais, dès cette époque, à une classe déjà assez solidement constituée, dans laquelle *shall* est le terme le plus grammaticalisé. *Shall* s'imisce alors tout naturellement, par contiguïté, mécaniquement, dans le paradigme contextuel qui vient de s'ouvrir. L'asymétrie créée par cette intrusion perturbe la stratégie équative. Ce qui n'était au départ que pure commodité de traduction devient très vite, et presque dans le même mouvement, jeu formel autonome, duquel l'intuition mystique de Julienne va faire, par la mise en interaction des propriétés grammaticales des quatre modaux impliqués, un instrument de dissection du divin.

On tentera de montrer comment.

#### 4. Prééminence de SHALL. Problématique de l'UN.

4.1. *Shall*, dans ce passage, articule et transcende les trois autres modaux. En schéma :



Il symbolise simultanément la dialectique interne du divin (*three persons I oon truth*) et dans le même temps la vérité (*oon truth*) de ces rapports.

Il symbolise aussi *l'unité* à la fois du divin, de l'homme avec la Trinité divine, des hommes entre eux.

Il a partie liée avec l'UN et le VRAI.

Mais qu'est-ce que l'UN ? Comment le définir ? Et par quel jeu d'opérations le sémantisme grammatical de *shall* peut-il trouver à s'y appliquer ?

4.2. Figure mentale à laquelle renvoient ici les termes de *onyng, unite*, l'UN se décompose en une pluralité de représentations : cohérence (non-contradiction interne), singularité (être unique, seul en son genre, irréductible, incomparable), vérité (coïncidence avec soi seul), principe (référence ultime, point d'origine régulateur), auto-suffisance, totalité, absolu. Autrement dit, l'UN est à lui-même sa propre cohérence, son propre principe, sa propre totalité, sa propre suffisance, sa propre vérité.

Pour le mystique comme pour le théologien le statut de l'UN diffère radicalement selon qu'on l'associe au divin (ou plan de l'être) ou à l'humain (plan du devenir). Du divin il est la représentation pure, la perfection ; il ne s'abstrait de lui-même que pour se réengendrer identique à lui-même. De l'UN tout procède, vers l'UN tout converge. Chez l'homme, au contraire, l'UN n'est plus que visée, objet de quête, mystère, problème. Il n'est plus que l'un des deux pôles d'une tension entre deux forces contraires : à l'UN s'oppose alors le non-UN,

opposition cyclique, encore que le terme ultime (mais lointain) en soit l'absorption du non-UN par l'UN. L'homme se débat — spirituellement — dans les contradictions et les incohérences liées au pôle négatif, tout en subissant l'attraction du pôle positif, modèle inaccessible dans sa plénitude.

Mais ce que nous venons d'en dire n'est qu'une exploitation, au plan du spirituel, d'un mécanisme structurel qui, à un niveau plus abstrait, règle l'activité analytique (cognitive et symbolique, consciente et inconsciente) de l'humain (et peut-être d'une grande partie du vivant ?). Le mécanisme repose sur la dynamique du MÊME et de l'AUTRE (ou non-MÊME), du clos et de l'ouvert, du stable et de l'instable, de l'ICI et de l'AILLEURS... avatars de l'UN et du non-UN. Ce mécanisme est parfaitement neutre, purement matriciel, indifférent aux enjeux. Il opère circulairement, par détachement depuis un point de référence quelconque, puis retour sur le point de référence (modifié ou non) ou sur le produit du détachement. Il est dialectique, aux divers sens du terme.

## 5. Les opérations modales de la langue

5.1. Or le modal que catégorise la langue — sur un plan non plus mystique ou spirituel, mais simplement mental, structurel, en partie inconscient — lui aussi est cyclique. Il repose sur l'incertitude, le questionnement, le parcours, le retour non-stabilisé, le réexamen permanent. Et les opérateurs modaux *will, shall, can, may*, dès la fin de la période moyen-anglaise, s'inscrivent au sein d'un processus dialectique articulant circulairement du non-UN à de l'UN, de l'UN à du non-UN. La valeur sémique de chaque opérateur se définit par sa position à l'intérieur du cycle. L'opération grammaticale sous-jacente aux quatre modaux articule quatre fonctions de mise en relation sur le modèle  $F(x, y)$  où :

$x$  = un point de référence quelconque (= r)

$y$  = la proposition mise en relation avec le point de référence (= p)

$F$  = la nature de la relation

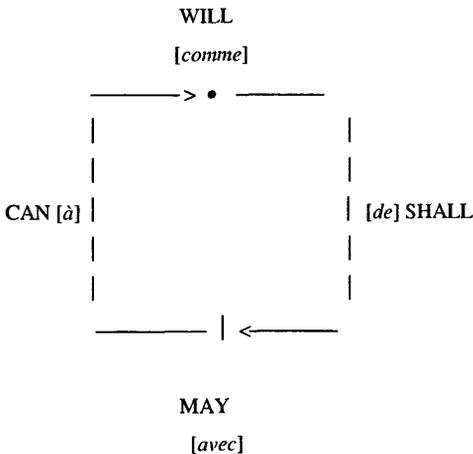
Les quatre fonctions (i.e. les quatre valeurs de F) sont : être-comme, être-de, être-avec, être-à. Elles se distribuent entre les quatre signifiants *will, shall, may, can* :

ETRE-COMME	=	WILL	=	cohérence, homogénéité, compatibilité, adéquation, coïncidence
ETRE-DE	=	SHALL	=	Détachement
ETRE-AVEC	=	MAY	=	coexistence, confrontation, hétérogénéité, voisinage
ETRE-A	=	CAN	=	application, attachement

La formule F(r,p) se lit donc selon le cas :

- COMME (r, p) i.e. p COMME r, p *adéquat* à r, p WILL r.
- DE (r, p) i.e. p DE r, p *issu de* r, p SHALL r
- AVEC (r, p) i.e. p AVEC r, p *co-existe* r, p MAY r.
- A (r, p) i.e. p A r, p *s'applique* à r, p CAN r

En schéma :



L'important est le mouvement sous-jacent. Chaque opérateur renvoie à un moment du cycle, mais en intègre la dynamique. Chaque moment du cycle présuppose et anticipe tous les autres. Tout positionnement sur le cycle, quel qu'en soit le lieu, entraîne à partir de son point d'insertion le parcours de la totalité du cycle. Les mises en relation évoquées (COMME, DE, AVEC, A) sont solidaires : elles s'impliquent mutuellement, prennent le relais les unes des autres, se ré-appliquent les unes sur les autres.

5.2. Le sémantisme de chacune exprime un haut degré d'abstraction, donc d'ambiguïté dans l'exploitation. Le discours de tous les jours aussi bien que le discours mystique jouent de cette ambiguïté. L'hétérogène de ETRE-AVEC se lira diversement selon qu'il est saisi comme postérieur ou antérieur à ETRE-COMME ou en interaction permanente avec lui. Et cette lecture dépendra à son tour du rôle dévolu aux relateurs ETRE-A et ETRE-DE dans cette interaction. Il est évident qu'à ce niveau d'abstraction aucun jugement de valeur ne préexiste aux emplois.

Le sémantisme de SHALL (= *dé*-tachment) par exemple — opérateur modal dont nous faisons l'objet de cette étude — s'actualisera selon les cas comme :

- a) (s)élection, choix
- b) procession (procède de)
- c) dé-duction, extraction
- d) (dé)coupe, scission
- e) éloignement — expulsion
- f) extériorité
- g) intensification (x DE x DE x.....DE x), purification

## 6. Lecture modale du divin

6.1. Le présent passage fait de SHALL, en le reliant explicitement à l'UN et au VRAI (paragraphe 4.1. ci-dessus), l'opérateur central du

cycle dialectique. Le moment est venu de répondre à la question posée en 4.1 : par quels cheminements son sémantisme grammatical peut-il trouver à s'appliquer ici ?

Diverses facettes de la fonction ETRE-DE énumérées en 5.2 (de a à g) sont à cet égard, plus ou moins inconsciemment, sollicitées :

a) l'extériorité (relation f : ETRE-DE > hors de) : la vérité nue ou vérité une (celle du théologien, du mystique) est hors du temps, hors du contingent, hors de tout l'humainement imaginable.

b) la procession (relation b) consiste à *tirer* tour à tour *de* la vérité UNE chacune des trois personnes du divin, sans rompre pour autant l'unité du divin, chaque personne constituant la totalité de cette vérité en même temps qu'elle procède de chacune des autres. L'opération se réapplique ainsi indéfiniment sur elle-même et sur ses produits.

c) l'intensification (relation g : x DE x DE x..... DE x) revient à tirer — fictivement ou non — l'entité concernée un nombre indéfini de fois d'elle-même pour la reverser chaque fois — fictivement ou non — à elle-même.

L'effet intensificatoire est aussi corrélatif de l'effet processif.

d) la dé-duction (relation c) consiste à tirer les conséquences de ce qui, du même coup, devient principe fondateur, modèle à imiter (il va *de soi* que..., il *dé*coule de x que...). La prédiction ou la prescription n'en sont que des cas particuliers.

En bref, de l'UN procède (SHALL) la structure interne à l'UN (cohérence interne, les trois personnes) et se déduit (SHALL) le modèle à imiter.

6.2. SHALL n'étant qu'un point d'insertion sur un cycle en perpétuel mouvement, chaque mise en jeu de l'opération implique un transit par les autres fonctions inscrites sur le cycle : altérité, adaptation, cohérence (*may, can, will*). C'est dans ce contexte qu'on peut comprendre la formule : *Thou shalt see thyselfe that alle manere or thyng shall be welle*. La première partie de la formule (*Thou shalt see thyselfe...*) est glosée par Julienne comme signifiant à terme

l'intégration de l'humain (plan du devenir) à l'unité divine (plan de l'être). L'interaction du sémantisme SHALL avec les fonctions MAY, CAN et WILL exprime le mode de cette intégration. SHALL, d'abord, exprime la *distinction* entre les deux plans : leur fusion (WILL) est reportée, détachée de la réalité d'ici-bas et ne s'accomplira qu'à la fin des temps (...*tyll the best tyme*). Néanmoins, elle est déjà virtuelle, *en puissance* (MAY), enfouie dans l'hétérogène, et son actualisation, sa mise en oeuvre, son application (CAN) donne lieu à des parcelles d'intégration (WILL) requérant de nouveaux départs (SHALL), de nouveaux efforts, des recommencements perpétuels (itération du parcours cyclique).

En schéma :

MAY [= AVEC] (potentia)	plan de Dieu	hétérogénéité pure
		cohabitation et cumul de tous les possibles
	plan de l'homme	puissancialité, virtualité (pouvoir faire)
CAN [= A] (sapientia)	plan de Dieu	praxis pure, acte pur
	plan de l'homme	progrès dans la praxis (savoir-faire)
WILL [= COMME] (voluntas, conformité)	plan de Dieu	adéquation totale à soi (je suis comme je suis)
	plan de l'homme	aspiration à l'adéquation à Dieu (vouloir faire)

Les deux plans et les trois modes *se déduisent* (SHALL) circulairement les uns des autres, *se ré-appliquent* circulairement les uns sur les autres. Une dialectique est discrètement mise en oeuvre entre d'un côté SHALL et de l'autre WILL-MAY-CAN : SHALL est là pour *tirer* le meilleur des trois autres fonctions.

6.3. La seconde moitié de la formule (... *alle manere of thyng shall be welle*), non glosée par Julienne, offre le condensé de son

intuition mystique. Elle est d'une lumineuse simplicité. La vraie glose en est le jeu résonnant porté à l'infini. *Well* est, étymologiquement, lié à *will* : il est le choix libre, ce qui se donne de son propre mouvement, l'auto-suffisance, le conforme librement et constamment questionné et renouvelé, cohérence et cohésion. *All* est la circularité infinie des échanges : le divin en soi et en tant que visée de l'homme, l'humain en tant qu'appel de Dieu.

A-LL

SH-A-LL

W-I-LL

W-E-LL

*All shall be well* : « L'ordre-divin (ALL) ne-peut-pas-ne-pas (SHALL) être-conforme-à (WELL) ce-qu'il-est-en-soi (WILL) », autrement dit : « coïncider avec ce qu'il est déjà ».

## 7. SHALL comme emblème

SHALL est emblématique, à plus d'un titre.

### 7.1. Le regard visionnaire

Le regard visionnaire est un regard grand ouvert sur l'invisible. L'invisible, dans les *Shewings*, fait l'objet d'une occultation délibérée de la part de Dieu, qui ne livre que fragmentairement ce qui ne sera pleinement révélé qu'à la fin des temps. Il en résulte une tension entre la visionnaire (celle qui cherche à voir) et le montreur (celui qui fait voir). Aussi le regard de Julienne est-il constamment recentré — à la faveur de ses nombreux questionnements — sur les mêmes visions, avec, à chaque retour, découverte de choses nouvelles, là depuis toujours, mais opaques à ce regard. A chaque nouvel examen on découvre ce qu'on n'avait pas vu avant. D'extraction en extraction la focalisation est toujours plus poussée sur le même objet.

La problématique est bien la même que celle de SHALL : on détache afin de mieux se *re-centrer* sur l'élément détaché — on

DISTINGUE. Les questionnements — incertitudes, insatisfaction, angoisse, curiosité sans cesse en éveil — s'accordent en profondeur au cycle sémantique du modal.

### 7.2. L'ambiguïté du désir

Ce passage — qui dit la projection mutuelle de Dieu en l'homme et de l'homme en Dieu — surgit dans le contexte de l'angoisse, du manque, et du désir (cf. les deux premières lignes du ch. 31). Il arrive en réponse à la souffrance du violent désir qu'éprouve pour Dieu la visionnaire et est immédiatement suivi par l'évocation de la souffrance du désir que Dieu éprouve pour l'homme : le *sitio* (« j'ai soif »).<sup>1</sup>

*Shall* devient, dans ce contexte, l'emblème, l'harmonique grammaticalisée, de l'absence obsédante, sans cesse ré-émergente, du manque compulsif, du désir à combler ; ce désir est multiple, polymorphe, ramifié. *Shall* devient alors la trace de quelque chose d'encore plus profond, l'*arrachement*, puis le ressourcement permanents qu'impose le désir inassouvi. Et son pullulement sur l'ensemble de l'œuvre agit discrètement — quel que soit le contexte — comme rappel des conditions dans lesquelles naît et se développe le travail spirituel des Visions.

### 7.3. L'écriture visionnaire

L'écriture de Julienne de Norwich intègre à sa facture l'ambiguïté de son statut sémiotique : le signifiant n'y fait que repousser toujours plus au delà un insaisissable signifié (*nunc in enigmatē...*). Le signifiant finit par ne plus renvoyer qu'à lui-même, et devient lieu de retours têtus, acharnés, désespérés. D'où l'intensification, le grossissement, l'effet de loupe, la décomposition en menus détails,<sup>2</sup> presque à l'infini et jusqu'à la névrose, la vraie névrose, celle des mots. Névrose

<sup>1</sup> Cf. le second paragraphe du ch. 31 : *...the goostly thyrst of Crist...*

<sup>2</sup> Sur la problématique de ce processus, v. Bourquin, 1982, *passim*.

compassionnelle : en mettant dans le Christ réifié le plus possible d'elle même (de sa propre souffrance, de sa *com*-passion) Julienne construit un espace-frontière (au sens topologique) dans l'épaisseur duquel des traces d'au-delà finissent par voisiner (ETRE-AVEC = MAY), sur le mode résonanciel,<sup>1</sup> avec les données nues extraites (SHALL) de l'en-deçà.

### Références bibliographiques

- Bourquin, Guy, « The Dynamics of the signans in the spiritual Quest », in Marion Glascoe (ed.), *The Mystical Tradition in England*, University of Exeter, 1982, 182-98.
- Bourquin, Guy, « Quelques leçons de l'histoire des perfectio-présents du germanique », in *La modalité et les modaux en diachronie (domaine anglais)*, Publications du CIRLEP, Presses Universitaires de Reims, 2000, 15-35.
- Bourquin, Guy, « Domaine modal et diachronie : où est le système ? », *Travaux de diachronie* 3, GRAAT, Publications de l'Université François Rabelais, Tours, à paraître courant 2002.
- Colledge, Edmund et Walsh, James (eds), *A Book of Shewings to the Ankoress Julia of Norwich*, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, Toronto, 1978, (Vol. I. Introduction et publication de la version brève ; Vol. II version longue, manuscrit de Paris, notes, appendice, glossaire, bibliographie, index des citations scripturaires), 789 p.
- Maisonneuve, Roland, *L'univers visionnaire de Julian of Norwich*, OEIL, Paris, 1986.
- Maisonneuve, Roland (trad.) : Julienne de Norwich, *Le Petit Livre des Révélations*, Editions du Parvis, Haute-ville, Suisse, 1976 (traduction du manuscrit Amherst).
- Maisonneuve, Roland (trad.) : Julienne de Norwich, *Le Livre des Révélations*, Editions du Cerf, Paris, 1992.

---

<sup>1</sup> Le terme « résonanciel » est pris ici au sens que je lui donne dans « Piers Plowman : l'en-jeu d'un texte émergent », Annexe II, pp. 15-16 (*L'articulation langue-littérature dans les textes médiévaux anglais* I, Publications de l'AMAES, collection GRENDEL n°2, Nancy, 1999).

## Annexe

### *Shewings, Long Text, Revelation 13, Ch. 31*

And thus oure good lorde answeryd to alle the questyons and dow3tys that I myght make, sayeng full comfortabely ; I may make alle thyng wele, and I can make alle thyng welle, and I shalle make alle thyng / wele, and I wylle make alle thyng welle ; and thou shalt se thy selfe þat alle maner of thyng shall be welle. There he seyth : I may, I vndertonde for the father ; and there he seyth : I can, I vnderstond for the sonne ; and there he seyth : I wylle, I vnderstonde for the holy gost ; and there he seyth : I shalle, I vnderstond the (onyng) of alle man kynde that shalle be sauyd in to the blyssedfulle trynite.

And in theyse v wordes god wyll that we be enclosyd in rest and in pees. And thus shalle the goostly thyrst of Crist haue an end. For thys is the goostly thyrst of Cryst, the loue longyng þat lastyth and evyr shall tyll we se that syght at domys day ; for we that shalle be safe, and shalle be / Crystes joy and hys blysse, ben yet here, and some be to come, and so shalle some be in to that day. Therefore this is his thurste and loue longyng of vs, all to geder here in hym to oure endlesse blysse, as to my syght. For we be nott now fully as hole in hym as we shalle be than.

For we know in oure feyth, and also it was shewde in alle, that Crist Jhesu is both god and man ; and aneynst the godhed he is hym selfe hyghest blysse, and was fro without begynnyng, and shalle be without end, whych very endlesse blesse may nevyr be hyghed nor lowyde in the selfe ; and thys was plentuously sene in every shewyng, and namely in the xij, wher he seyth : I it am that is hyghest. And as aneynst Cristes manhode, it is knowyn in our feyth and also shewde that he with the vertu of the goþede / for loue to bryng vs to hys blysse sufferyd paynes and passion and dyed. And theyse be the workes of Cristes manhed, wher in he enjoyeth ; and that shewde he in the ixth, where he sayth : It is a joy, a blysse, ant endlesse lykyng to me that evyr I sufferd passion for the. And this is the blysse of Cristes werkes, and thus he menyth ther he seyth in the same shewyng : We be his blysse, we be hys meed, we be hys worship, we be his crow(n)e. For as aneynst that Crist is oure hede, he is glorifyed an vnpassible ; and as anenst his body, in whych alle his membris be knytt, he is nott 3ett fulle glorifyed ne all vnpassible. For the same thurst and longyng that he had vppe on the rode tre, whych desyre, longyng and thyrste, as to my syght, was in hym from / withou3t beg(y)nnyng, the same hath he 3ett and shalle in to the tyme that the last soule that shalle be savyd is come vppe to hys blysse.

For as truly as ther is a propyrte in god of ruth and pyte, as verely ther is a properte in god of thurst and longyng ; and of the vertu of this longyng in Crist

we haue to long a3ene to hym, *without* whych no soule comyth to hebyn. And this properte of longyng and thyrst comyth of the endlesse goodnes of god, ryght as the propyrte of pytte comyth of his endlesse goodnesse. And thow3 he haue longyng and pytte, they ben sondry propyrtees, as to my syght ; and in thys standyth the poynte of gostly thyrst, whych is lastyng in hym as long as we be in need, drawing vppe to his blysse.

And alle this was seen in shewyng / of compassion, for that shall ceacyn at domyes day. Thus he hath ruthe and compassion on vs, and he hath longyng to haue vs, but hys wysdom and hys loue suffer nott the ende to come tyll the best tyme.